

— Corbleu ! moi aussi, je la tiens, — s'écria Taranne.

Chacun d'eux tenait en effet une prisonnière entre ses bras. Nocé et La Vallade en poursuivaient deux autres de leur côté, et partout sur l'herbe il y avait des taches blanches qui remuaient tout à coup et se levaient pour fuir.

Une stupefaction profonde se peignit sur le visage des gentilshommes financiers.

— Enfoncées les orgies du Régent ! — s'écria Nocé. — Nous venons d'interrompre une fête qui n'est pas banale. Mais où donc sont les hommes ?

Il ne pouvait saisir à la fois toutes les femmes : l'essaim allait s'envoler, parmi des supplications et des cris.

— Que personne d'entre vous ne bouge, — dit-il en s'adressant aux sorcières. — La première qui essaiera de fuir aura de mon épée au travers du corps.

Toutes s'arrêtèrent devant cette menace. Les cavaliers n'étaient pas des alguazils, même pas des Espagnols : elles pourraient peut-être une fois encore obtenir la vie sauve ?

Nocé interrogea l'une d'elles, une belle fille mince et souple.

— Ce n'est pas nous qu'il faut pourchasser, — dit-elle en étendant le bras vers le nord, — mais ceux qui, là-bas, égorgent nos frères et nos sœurs. Si vous êtes des hommes, allez-y, mes sœurs et moi nous vous récompenserons.

— Que veux-tu dire ? — interrogea Lavallade.

— Nous avons fui parce que quatre hommes sont venus, quatre démons, l'épée au poing, envahir notre retraite. Ils nous ont insultées, nous ont obligées à fuir sans vêtements ; ils tuent tous les hommes, qui n'ont pas même d'armes